

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert DURUZ

Le Noël de l'interné / Solandieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1916, tome 15, p. 148-152

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le Noël de l'Interné

*La confiance en Dieu est
une arme souveraine.*

Léon Blois, du petit village de Bouvines, fut au nombre des premiers prisonniers français emmenés en Allemagne à la suite de la prise de Lille par les Allemands.

Il avait vingt-trois ans et venait de terminer son service militaire, quand la brutale invasion germanique vint l'arracher aux douceurs du foyer paternel qu'il avait retrouvées, après trois ans de séparation.

Ce fut un coup terrible au sein de la famille Blois, honorables paysans de cette Flandre française où l'on considère toujours la France comme la Fille aînée de l'Eglise.

La famille Blois se composait du père, de la mère et de deux enfants, Léon, l'aîné, et Jeanne, âgée de vingt ans.

La piété la plus sincère, l'harmonie la plus douce, régnaient dans ce milieu campagnard qu'unissait la plus intime affection.

— « C'est une terrible épreuve que Dieu nous envoie, — avait dit le père, le jour où la générale apprit aux populations de France la déclaration de guerre de l'Allemagne ; — mais c'est une épreuve à laquelle on pouvait s'attendre, le monde était si corrompu qu'on ne voulait plus rien savoir de Dieu et de sa loi ».

La mère supportait son chagrin en silence, cherchant dans la prière et les bonnes œuvres la consolation et le courage dont elle avait tant besoin dans sa douleur de mère au cœur brisé.

Jeanne, elle, sous l'apparence d'un être doux et timide, cachait une âme d'héroïne.

Un soir, dans la petite église du village envahi, elle se prosterna devant le grand Christ placé à l'entrée du chœur et, dans une prière qui monta droit vers le Ciel,

Jeanne supplia le Seigneur de sauver son frère, de le rendre à sa famille, quand la victoire aurait chassé l'envahisseur et libéré le territoire. Puis elle fit un vœu, dans lequel, n'écoulant que son amour filial et fraternel, elle s'immolait pour le bonheur des siens.

Rentrée à la maison, la jeune fille était transfigurée : sa timidité naturelle avait disparu, elle sentait en elle une force inconnue, une protection invisible, occulte, qui avait d'un coup remplacé sa tristesse par une sérénité parfaite, une confiance absolue dans le succès de la cause qu'elle allait entreprendre.

Après le repas du soir, Jeanne dit à ses parents qu'elle avait fait un projet dont elle voulait les entretenir sans retard. Le père et la mère, surpris de cette nouvelle attitude de leur enfant, eurent un frisson de peur. — « Pourvu que tu ne nous annonces rien de fâcheux ! » remarqua le père.

« Rassurez-vous mon cher père, tout ira bien, écoutez-moi. Léon n'a pas pu donner de ses nouvelles, mais quelque chose me dit qu'il vit encore, je veux dès demain aller à la « Commandatur » demander si l'on peut me renseigner sur son sort ». — « Tu n'y songes pas ! pauvre enfant ! t'exposer ainsi à déchaîner sur nous les rigueurs de ces hommes au cœur de fer ! » — « Tranquillisez-vous, cher père, quand on a Dieu avec soi, on n'a rien à craindre, et je me sens assez forte pour braver la colère de tous nos ennemis ! »

Les parents étaient consternés, jamais ils n'avaient vu tant de résolution, tant de volonté et d'enthousiasme chez leur enfant ; quel miracle l'avait donc ainsi changée, en si peu de temps ?

« Et, reprit la jeune fille, j'espère que vous avez assez de confiance en moi pour ne pas vous opposer à l'exécution du plan que j'ai formé pour retrouver Léon, car je vous le répète, Dieu est avec nous ».

Il n'y avait rien à opposer à une volonté si ferme, si catégorique, et les parents se contentèrent de répondre : « Sois bénie, chère enfant, et que le Ciel nous protège ! »

Le lendemain, avec une aisance et une crânerie qui en imposa au chef de la « Commandatur », Jeanne s'enquit de ce qu'était devenu le soldat Léon Blois, de Bouvines, soldat au 139^e d'infanterie, devant Lille.

L'officier fouilla des dossiers, chercha longtemps, puis finalement répondit que le soldat Blois avait été blessé et fait prisonnier, qu'il n'en savait pas davantage. « Si vous tenez à savoir où il se trouve, repassez dans une huitaine de jours, ajouta-t-il, je pourrai peut-être alors vous renseigner sur ce dernier point ». La jeune fille remercia, étonnée de la politesse presque aimable de l'officier prussien.

Au jour convenu, Jeanne retourna à la « Commandatur ». L'officier l'y attendait, la reçut avec bienveillance, la fit asseoir et lui dit : « Votre frère Léon Blois, fait prisonnier devant Lille, a été emmené en Allemagne ; son état de santé lui a valu, après un an, d'être interné en Suisse. Le bureau de Genève des prisonniers de guerre vous renseignera sur sa destination.

— « Oh ! Dieu en soit loué à jamais ! » interrompit la jeune fille en s'élançant devant le commandant, pour le remercier.

— « Je suis heureux, continua l'officier, de vous annoncer cette bonne nouvelle, heureux surtout de vous entendre adresser à Dieu l'expression de votre reconnaissance, car c'est à lui, seul, que vous devez la chance qui vous favorise. Je suis catholique aussi, et si je sers ma patrie dans une cause qu'il ne m'est pas permis de juger ici, je veux servir avant tout ce Dieu que nous aimons d'un commun amour, notre Père éternel ».

Jeanne tressaillit à ces belles paroles qu'elle s'attendait si peu à entendre dans la bouche d'un ennemi. N'écoutant que son cœur, elle tendit la main au chef bavarois, en lui

disant : « La haine d'un ennemi disparaîtra toujours sous l'amour du Christ, la Religion est une union divine et sacrée, nous sommes ici des frères ! »

Très ému, l'officier serra chaleureusement la main qui lui était tendue, félicita l'héroïque Française de son courage et lui remit un laissez-passer au moyen duquel on ne l'inquiéterait nulle part, elle et ses parents, dans le cas où ils auraient l'intention de rejoindre l'interné.

« Je loue le Seigneur du plus profond de mon âme ! exclama la jeune fille. Il vous a choisi pour être l'instrument de sa bonté pour moi, pour mes parents, pour mon frère ! »

— L'officier s'inclina, serra une dernière fois la main de la visiteuse et prit congé d'elle, en lui souhaitant un plein succès.

On était au mois de décembre 1915. Il commençait à faire froid ; les pauvres soldats des tranchées frissonnaient sous la neige.

— Ah ! pensait Jeanne en rentrant à la maison, — si tous les officiers étaient comme le commandant que je viens de quitter, nous n'aurions pas la guerre ! La guerre est un fruit de l'irréligion, de l'incrédulité et du matérialisme qui en résulte. La Religion seule peut ramener l'homme au devoir, elle seule peut le faire vivre dans l'amour, dans la paix, dans le bonheur !

— Les parents de Jeanne apprirent avec une joie débordante le résultat de la périlleuse mission de leur chère enfant.

Dieu est avec nous ! s'écrièrent-ils, au comble de l'émotion, nous n'avons plus rien à craindre, demain nous te suivrons, ange tutélaire, pour aller à la recherche de notre cher fils.

Deux jours après, la famille Blois traversait sans être inquiétée, la zone dangereuse de guerre, où le laissez-passer du chef de la « Commandatur » produisait un effet magique.

Les voyageurs arrivèrent sains et saufs à Genève, où le bureau des prisonniers de guerre leur indiqua sans peine la station sur laquelle le soldat Léon Blois avait été dirigé.

C'était un petit village de montagne que nous appelons Beauval, situé non loin d'une gare de chemin de fer.

Les exilés y arrivèrent le soir de Noël. Le commandant de la place où ils s'adressèrent leur désigna une petite maison, à l'extrémité du village, où l'interné passait sa soirée de réveillon. Ils s'y rendirent. Dans le vestibule, ils s'arrêtèrent, à l'ouïe d'une voix qui fit battre leur cœur avec force ; ils écoutèrent :

« Oui, disait cette voix, pendant que je suis ici, en train de me réjouir avec vous, en fêtant la naissance de notre Sauveur, mes chers parents, dans cette France bien-aimée qu'un brutal ennemi retient, sanglante et mutilée... » — un sanglot coupa ces paroles, et l'on n'entendit plus, dans la salle illuminée, qu'un bruit de pleurs dans le religieux silence de la nuit.

Soudain la porte s'ouvre et la famille Blois se précipite ; un cri éclate dans la chambre où le sapin de Noël étincelle, des cris de bonheur, des transports indescriptibles, des accolades sans fin, des exclamations, des pleurs de joie ; nulle plume ne saurait rendre l'intensité d'un tel tableau.

Les cloches sonnaient au vieux clocher de Beauval, c'était minuit.

Le maître du logis se leva : « Jésus est né ! allons saluer sa naissance ! »

Et bientôt, sous les voûtes de la vieille église de ce petit village enseveli sous la neige, au milieu des rochers et des forêts, retentit l'hymne sacré :

Gloire à Dieu au plus haut des Cieux !

Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

SOLANDIEU